tions, entrelacées de fleurs, qui reproduisent les sentences choisies du Prophète. Sous la coupole s'élève la chaire. On conserve religieusement à la mosquée royale d'Ispahan, dans une armoire d'aloès garnie d'or, la chemise de l'iman Hussein, fils d'Ali, teinte du sang des blessures de ce martyr d'Omar, et considérée comme un talisman invincible, comme le palladium le plus sûr contre une nouvelle invasion du pays. »

Il existe à Ispahan plusieurs autres mosquées. Celles qui méritent le plus d'être citées sont les mosquées de Baba-Souctah, de Louft-Ollâh et de Schah-Sultan-Hussein, le dernier des sofis, qui s'élève près de l'enceinte du sérail. En face est l'entrée du palais élevé par Schah-Abbas, lequel ressemble plutôt à une ville qu'à un palais. Mais, sauf la façade qui domine le Meïdan de toute la hauteur d'un kiosque ou portique immense de plus de 50 mètres d'élévation, couronné à sa partie supérieure d'une galerie aérienne dont les sveltes colonnettes supportent une toiture en bois sculpté et peint d'harmonieuses couleurs, ce beau palais n'est plus qu'un amas de ruines. Pourtant, au milieu des vastes jardins que contient l'enceinte du palais, quelques kiosques sont restés debout et servent de résidence au gouverneur d'Ispahan et aux principaux dignitaires, qui ont dépouillé le reste du palais pour embellir leurs propres demeures. Parmi ces kiosques, celui que l'on nomme *Tchehel-Sutoun* est l'un des ouvrages qui donnent le mieux l'idée du luxe, de l'élégance somptueuse et du goût des Persans, et qui en même temps rappellent le plus dignement la brillante civilisation de la Perse sous ses premiers rois. Ce kiosque royal est situé au centre de plusieurs jardins, qu'on appelle *Hecht-Beicht*, et contient l'antique salle du trône, encore ornée de six grands tableaux représentant les plus glorieux épisodes de l'histoire de la Perse. Le palais de *Kalvèt-Serpouchidéh*, ou *Amarat-Serpoucht*, autre kiosque royal, qu'occupait, en 1840, le gouverneur d'Ispahan, est d'une date récente.

Au premier rang des édifices ou monuments d'utilité publique, il faut citer les magnifiques ponts et aqueducs qui traversent le Zendéhroud et mettent la ville en communication avec les faubourgs du sud. Celui qui prolonge le Tchar-Bâgh s'appelle pont de Djoulffa, parce qu'il conduit au quartier de ce nom. « Ce pont, dit M. Flandin, sur lequel on s'engage par une porte surmontée de créneaux et percée de meurtrières, a 33 arches sous lesquelles le Zendéhroud trouve passage quand il est dans sa plus forte crue. Toute la partie inférieure est construite en grandes assises de pierre. A l'extrémité méridionale, les trois dernières arches s'appuient à quatre tours également construites en pierre. Sur ces 33 arches, toutes d'égale hauteur et d'égale largeur, repose la chaussée du pont, qui est, par conséquent, horizontale. De chaque côté, au lieu de parapets, règne d'un bout à l'autre une galerie fermée de 70 arcades, entre lesquelles on traverse le pont, et s'ouvrant de distance en distance sur une seconde galerie, laquelle donne sur la rivière même. C'est là qu'on vient le soir prendre le frais et jouir de la vue de la ville. Des escaliers pratiqués dans l'épaisseur des murs descendent sous les arches au niveau de l'eau. Un second pont, le Poul-Kadjoùk, met en communication un faubourg du même nom et la route de Schiraz, ou route du Sud. De construction à peu près semblable à celle du précédent, il n'en diffère que par l'existence au centre et aux deux bouts de six pavillons à deux étages, divisés en petites salles, où chacun peut aller s'établir. Ces pavillons ajoutent beaucoup à l'effet pittoresque des galeries. De plus, la masse entière du pont pose sur une large chaussée qui déborde de chaque côté, et forme ainsi une espèce de trottoir spacieux, élevé de 2 mètres environ au-dessus du niveau de la rivière. Un troisième pont, en amont du premier, relie un quartier d'Ispahan, situé à l'ouest, avec une des extrémités du faubourg de Djoulffah. Enfin, le quatrième, à demi ruiné, est plutôt un aqueduc qu'un pont, et débouche près du kiosque des Miroirs, ou Hainéh-Khânek, en face du petit palais de Hapht-Dest, ou Heft-Desté, que Mohammed, ou Méhémet-Schah, troisième souverain de la dynastie des Kadjars, avait choisi pour résidence, en 1840, lorsqu'il vint avec 6,000 hommes arracher la malheureuse population d'Ispahan aux effroyables violences et aux exactions des *loutis*, ou sicaires du *grand Mouchtaïd*.

— *Histoire*. La plus grande obscurité couvre l'origine et la fondation d'Ispahan, ville que l'on a tantôt identifiée avec l'*Hecatompylos regia* de la Parthyène, tantôt avec l'*Aspada* de la même province, tantôt avec l'*Aspadana* de la Perside centrale. Toutefois, la position que Ptolémée prête à cette dernière localité se rapprochant davantage de la position d'Ispahan, c'est *Aspadana* que l'on s'accorde aujourd'hui à reconnaître comme la ville primitive à laquelle a succédé Ispahan. Suivant les écrivains arabes et persans, elle se serait formée peu à peu et agrandie, sous différents règnes, par l'accession de nouveaux villages. Sous l'illustre Themouràz, le *Vainqueur des démons*, troisième roi de la dynastie des Pychdâdyens (IXe siècle av. J.-C.), elle ne comprenait encore que quatre bourgs; mais lorsque Kaï-Qobâd, premier roi de la dynastie kayânienne, vint y fixer sa résidence, vers le Ve siècle avant l'ère chrétienne, elle reçut naturellement, avec le titre de capitale de l'Irân, une extension considérable. De cette époque date peut-être aussi le nom ancien de *Djayy*, ou *Hhay*, qui paraît avoir précédé celui d'Ispahan. Mais déjà au Xe siècle de l'ère chrétienne, peut-être même du temps de la conquête d'Omar, au milieu du VIIe siècle, le nom d'Ispahan ou d'Isfahan avait prévalu. Ibn-Haukal dit qu'Ispahan se composait alors de deux villes distinctes, séparées l'une de l'autre par une distance de 2 milles à peu près, l'une appelée *Yékoudhyeh* (la *Juiverie*), fondation présumée de Nabuchodonosor, prétendue colonie de Juifs transplantée directement de Jérusalem; l'autre nommée *Chehrestân* (en persan *site* ou *emplacement de ville*), fondation attribuée à Alexandre, et dont le nom est demeuré appliqué à l'un des villages ou faubourgs dépendant d'Ispahan. Mais si les noms changèrent, la division d'Ispahan en deux quartiers ou villes, l'une orientale, l'autre occidentale, persista comme un fait nécessaire. Au XVIIe siècle, les habitants de ces deux quartiers, animés les uns contre les autres d'une haine mortelle, dont la cause, peut-être religieuse, paraissait en tout cas fort ancienne, se livraient en toute occasion de terribles combats, rappelant ceux des factions de Rome et de Byzance. Or, ces divisions intestines exercèrent sur les destinées d'Ispahan, aux époques critiques de son histoire, une désastreuse influence, et à plusieurs siècles de distance la livrèrent désarmée aux dévastations des bandes de Tamerlan et à celles des Afghans. Après être demeurée 298 années lunaires sous la domination des califes, elle était passée, l'an 320 de l'hégire (931 de l'ère vulgaire), sous celle d'Emad-Eddaulat, l'un de ces princes bouyyides qui profitèrent de la faiblesse des califes de Bagdad pour démembrer leurs Etats. L'un de ses successeurs ceignit la ville d'une muraille qui avait 21,000 pas arabes de circuit, et la divisa en quarante-quatre quartiers. En 1028, le célèbre sultan Mahmoud-Sebek-Tekin enleva Ispahan aux princes bouyyides, qui avaient su se concilier l'amour des habitants et qui furent longtemps regrettés; mais, dès 1038, la ville passait aux mains des Seldjoucides pour rester, jusqu'en 1187, sous cette même domination. Le plus célèbre des monuments de la période seldjoucide était le palais du sultan Mohammed, qui avait pour seuil une idole indienne, colosse de pierre du poids de 10,000 *mans*; les idolâtres, pour la racheter, avaient offert en vain de payer dix fois son poids d'or. La plupart des édifices de cette brillante époque, et, ce qui est plus remarquable, les précieux restes de l'art achéménide et sassanide qu'Ispahan pouvait conserver encore disparurent dans les effroyables dévastations des Mongols, et plus encore peut-être dans les immenses travaux qui signalèrent et remplirent le long règne de Schah-Abbas le Grand. Ispahan, en effet, paraît dater tout entière de cette époque, et c'est à grand'peine que les plus savants archéologues, qui les derniers ont exploré et étudié ses monuments, ont pu y retrouver, perdus parmi cette uniformité constante du style de la renaissance musulmane qui caractérise les édifices d'Ispahan, quelques vestiges authentiques d'un art plus ancien.

L'inspection la plus minutieuse de toutes les parties de ces édifices divers a pu seule leur révéler « que ces élégantes mosquées aux coupoles émaillées, ces ponts magnifiques légués par les princes sofis à leur capitale reposaient sur des fondations de construction primitive; que ces édifices, entièrement bâtis en brique, avaient des socles faits de grandes assises de pierre dure, tout à fait inusitée en Perse à partir de l'invasion des Arabes et de l'ère mahométane; enfin, que les assises des principaux ponts portaient encore sur leurs parements des signes inintelligibles, analogues aux caractères d'écriture qu'ils avaient eux-mêmes observés sur des fragments de murs à Bi-Sutoun. »

C'est l'an 998 de l'hégire (1589-1590 av. J.-C.) qu'Abbas, premier du nom, transporta à Ispahan le siége de son empire et lui rendit ce titre de capitale qu'elle avait perdu dans ses diverses et sanglantes vicissitudes, et qui avait appartenu en dernier lieu à Sultanyéh et à Qazouyn. Il ne se contenta pas d'y élever, avec les immenses ressources de son trésor et les contributions volontaires ou non de ses favoris et des principaux seigneurs de sa cour, une foule de monuments et d'édifices magnifiques; il agrandit son enceinte par l'annexion de villes tout entières, et accrut sa population dans une proportion incroyable, en y attirant par ses largesses des négociants, des artisans et des artistes de toutes les contrées de l'Asie, en y transplantant par milliers à la fois des Arméniens et des Guèbres. De la sorte, en peu d'années, il réussit à faire d'Ispahan l'entrepôt le plus considérable de l'Orient et à justifier ce dicton emphatique des Persans : « Ispahan est la moitié du monde. » Chardin, qui la visita sous le règne d'Abbas II, fut émerveillé de la beauté de ses édifices; il évaluait la population de cette florissante cité à 600,000 habitants; d'autres voyageurs ne craignent pas de porter ce chiffre à 1,100,000 habitants.

C'est en 1722 que les Afghans s'emparèrent d'Ispahan. Ceux-ci signalèrent leur courte occupation par la destruction de la plupart des beaux édifices de la ville. Nadir-Schah la reprit en 1727 ou 1729, mais il ne fit rien pour relever ses ruines et lui rendre son ancien éclat. Les troubles ultérieurs de la Perse ne l'épargnèrent pas, et finirent par la dépouiller encore une fois de son rang de capitale, précipitant ainsi cet état de décadence dans lequel elle est actuellement tombée.

ISPARETTA, le dieu des Indous de la côte de Malabar. Il se changea en un œuf, d'où sortirent le ciel et la terre, ainsi que tout ce qu'ils contiennent, et il embrasse les sept cieux et les sept terres. Les Malabares le représentent avec trois yeux et huit mains, portant au cou une sonnette, et ayant sur le front une demi-lune et des serpents.

ISPIDA s. m. (is-pi-da). Ornith. Nom scientifique du MARTIN-PÊCHEUR.

ISRAËL s. m. (i-sra-èl — nom hébreu qui signifie *prince de Dieu;* de *shara*, être prince, et *Al*, Dieu, et qui fut donné à Jacob par l'ange qui lutta contre lui). Hist. Peuple israélite :

Et du Dieu d'*Israël* les fêtes sont cessées.
RACINE.

— Fam. *Docteur en Israël*, *maître en Israël*, Homme très-savant, particulièrement dans les choses de la religion : *Je ne suis pas* DOCTEUR EN ISRAËL.

ISRAEL (ROYAUME D'), l'un des deux royaumes qui se formèrent, en Palestine, au temps de Roboam, fils et successeur de Salomon. Opposé au royaume de Juda, il se composa des dix tribus hébraïques : Aser, Nephtali, Zabulon, Issachar, Manassé, Ephraïm, Dan, Siméon, à l'O. du Jourdain, Gad et Ruben, à l'E. Il eut successivement pour capitales Sichem, Thersa, et enfin Samarie ou Sébaste, d'où ce royaume fut aussi appelé *royaume de Samarie*.

Salomon avait accablé le peuple d'impôts, et Roboam, son fils, au lieu d'écouter les justes réclamations des Israélites, leur fit cette réponse arrogante et brutale : « Mon père vous frappait avec des verges, je vous frapperai avec des fouets. » (Chap. III des *Rois*, liv. III.) Les dix tribus que nous avons énumérées ci-dessus, indignées de cet orgueil féroce de Roboam, mirent à leur tête Jéroboam, et se séparèrent des tribus de Juda et de Benjamin, restées fidèles à Roboam. De là l'origine du royaume d'Israël. Le nouveau roi, Jéroboam, afin de rendre la scission définitive, changea la religion de son peuple, qui s'adonna sans retenue au culte des faux dieux. Sous le règne des successeurs de Jéroboam, le pays, constamment livré à l'idolâtrie, divisé par des dissensions intestines, toujours en guerre avec le royaume de Juda, eut encore à souffrir des invasions des rois de Damas et d'Assyrie. En 718 av. J.-C., Salmanasar, roi d'Assyrie, s'empara de la ville de Samarie, qui était la capitale du royaume, et emmena une partie des habitants en captivité sur les bords du Tigre. Ainsi finit le royaume d'Israël, après avoir duré 244 ans, c'est-à-dire de 962 à 718 av. J.-C.

Liste chronologique des rois d'Israël.

Jéroboam Ier	962
Nadab	942
Baasa	919
Ela	918
Zamri	918
Amri	907
Achab	888
Ochosias	887
Joram	876
Jéhu	848
Joachas	832
Joas	817
Jéroboam II	776
Interrègne.	
Zacharie	767
Sellum	766
Manahem	754
Phaceïa	753
Phacée	726
Osée	718

V. JUIFS.

ISRAELI (Benjamin D'), homme d'Etat anglais. V. DISRAELI.

ISRAÉLITE s. (i-sra-é-li-te — rad. *Israël*). Hist. Descendant de Jacob ou Israël, membre du peuple d'Israël : *Une jeune* ISRAÉLITE. ‖ Personne qui professe le culte des Juifs : *Le temple des* ISRAÉLITES.

— Fam. *Bon Israélite*, Qualification appliquée par Jésus à saint Jean, et servant aujourd'hui à désigner un homme franc et sans détour.

ISRAÉLITES. V. ISRAËL et JUIFS.

Israélites, depuis l'édification du second temple jusqu'à nos jours (HISTOIRE DES), par Moïse Schwab (Paris, chez Blum, 1866, in-12). Il n'y a pas de peuple dont l'histoire soit plus généralement connue que celle du peuple juif, jusqu'à la prise de Jérusalem par Titus. L'*Histoire sainte* s'est chargée de nous apprendre les destinées de cette nation d'après les documents bibliques; mais, à partir du Ier siècle, elle nous devient à peu près étrangère. On sait vaguement que les Juifs ont été persécutés, et puis c'est tout. Le livre de M. Moïse Schwab comble donc une lacune. Son récit commence à l'époque où Alexandre le Grand envahit la Palestine, après l'édification du second temple de Jérusalem, et nous conduit de siècle en siècle, à travers quatorze chapitres, jusqu'au seuil de l'ère moderne.

Le champ, comme on le voit, est vaste à parcourir. L'auteur ne laisse aucun fait dans l'ombre; il suit ses coreligionnaires en Orient et en Occident, et partout nous retrouvons les mêmes misères et les mêmes souffrances. L'accumulation et l'entassement des faits rendent le livre assez aride, presque pénible; mais cette histoire est en elle-même si poignante, qu'elle finit par attacher. Sans doute les juifs ont eu leurs défauts, et leurs défauts hideux; la figure d'un Shylock nous repousse; mais on ne saurait se défendre d'un sentiment d'admiration en présence de cette race méprisée, humiliée, traquée, persécutée, décimée, et pourtant indomptable.

Tout le monde sait avec quelle habileté Philippe le Bel sut extorquer aux juifs leurs richesses, et Philippe le Bel n'était pas le premier à se servir de pareils moyens. On permettait à ces malheureux de s'établir quelque part, puis un édit survenait tout à coup, qui leur enjoignait de sortir du royaume, sans rien emporter; heureux encore étaient-ils qu'on leur laissât la vie sauve! Que de fois les peuples superstitieux ne leur firent-ils pas expier les calamités publiques! Si une peste arrivait, c'étaient les juifs qui l'avaient attirée; s'il survenait une famine, c'étaient encore les juifs, et on les pillait, on les massacrait sans pitié. Les accusations les plus absurdes et les plus odieuses étaient propagées contre eux : on les accusait de tuer et de manger les petits enfants, d'empoisonner les fontaines; et comment n'auraient-ils pas été capables et coupables de tous les crimes, ces enfants des déicides, ceux dont les ancêtres avaient crucifié Jésus-Christ?

A côté de la vie en quelque sorte extérieure des Israélites, de leurs rapports avec les nations chrétiennes, l'auteur a retracé le tableau de leur vie intérieure, et dépeint le mouvement religieux et philosophique qui s'opéra parmi eux depuis leur dispersion. On aurait aimé que cette partie eût plus d'étendue; mais, telle qu'elle est, elle renferme des renseignements intéressants sur l'origine et le but de la Mischna, ce code de droit civil et canonique, sur le Talmud, sur la Cabale, sur la réforme de Maïmonide, qui eut l'idée d'opérer la réconciliation du judaïsme et de la philosophie, et qui, dans ce but, composa une œuvre remarquable de théologie, intitulée le *Guide des égarés*. M. Schwab professe une admiration profonde pour ce savant docteur; il va jusqu'à dire qu'au moyen âge les juifs acquirent un titre immense à la reconnaissance universelle, qu'ils furent le lien vivant entre la philosophie orientale, cultivée chez les Arabes, et la philosophie de l'Occident chrétien. Aujourd'hui, que les Israélites ont reconquis leur place au soleil et qu'ils jouissent des mêmes droits que les autres citoyens, un réveil théologique s'accomplit parmi eux, et semble annoncer une véritable rénovation religieuse.

ISSA, île de l'Adriatique. V. LISSA.

ISSACHAR, le cinquième des fils de Jacob et de Lia, né en 1754 av. J.-C. Il fut le père d'une des douze tribus hébraïques, dont la situation géographique est indiquée dans l'article suivant.

ISSACHAR (TRIBU D'), tribu hébraïque qui eut pour chef le cinquième des fils de Jacob et de Lia. Au moment de la sortie d'Egypte, elle comptait environ 54,000 combattants. Elle s'établit près de la mer, à l'O. du Jourdain; le terrain qu'elle occupa était compris entre la tribu de Zabulon, au N., la demi-tribu occidentale de Manassé au S. et à l'O., et la tribu de Gad à l'E., dont la séparait le Jourdain; ch.-l., Jezraël. Quoique montagneux, le sol de cette tribu était un des plus fertiles de la Palestine, et les habitants s'adonnèrent principalement à l'agriculture.

ISSAN, vignoble de France (Gironde), cant. de Castelnau, arrond. de Bordeaux. Ce vignoble se compose de 43 hectares de vignes, dont la plus grande partie est renfermée dans un enclos de murs; il produit en moyenne 70 tonneaux de vin par an.

ISSANT, ANTE adj. (i-san, an-te — rad. *issir*). Blas. Se dit de figures d'animaux situées sur le haut de l'écu, et dont on ne voit que la partie supérieure : *Monteynard, en Dauphiné : De vair, au chef de gueules chargé d'un lion* ISSANT *de gueules*. ‖ Se dit aussi d'un animal qui sort de sa retraite ou d'un édifice, et qu'on ne voit qu'à demi.

— s. m. Figure d'enfant à mi-corps, sortant de la gueule d'un animal.

ISSARLÈS (lac d'), petit lac de France (Ardèche), dans le canton de Coucouron, arrond. et à 59 kilom. N. de Largentière. Ce lac a 1,296 mètres de longueur sur 1,007 mètres de largeur, et 90 hectares de superficie. Il occupe le cratère d'un ancien volcan, et ses eaux, d'une fraîcheur remarquable, nourrissent des truites d'une grosseur prodigieuse. Ce lac est situé dans les environs du village de Béage, bâti dans les montagnes à 1,256 mètres d'altitude et au centre de la partie du Vivarais qui a le mieux conservé ses anciennes mœurs et ses anciennes coutumes. Les habitants couchent dans des espèces de ti-

roirs d'armoires, enchâssés dans le mur et superposés les uns aux autres.

ISSART, petit pays de l'ancienne France, dans l'Artois; le lieu principal était Aix-en-Issart. Il fait aujourd'hui partie du département du Pas-de-Calais.

ISSE s. m. (i-se). Entom. V. ISSUS.

Issé, pastorale en trois actes avec prologue, paroles de La Mothe, musique de Destouches, représentée à l'Opéra le 17 décembre 1697, et mise en cinq actes le 14 octobre 1708.

Le sujet de la pièce est exprimé dans ce vers, que le poëte a mis au frontispice de son œuvre :

Ut Phœbus pastor Macareida luserit Issen.
(*Metamorph.*, lib. IV.)

Comment Apollon en berger trompa Issé.

Dans le prologue, le théâtre représente le jardin des Hespérides; les arbres sont chargés de fruits d'or, et l'on découvre dans le fond l'entrée de ce jardin, défendue par un dragon qui vomit incessamment des flammes. Les Hespérides forment la première entrée. Un bruit de guerre interrompt leurs jeux, et l'on découvre Hercule qui approche du monstre, le terrasse et l'immole. Jupiter descend du ciel et félicite Hercule.

Les peuples accourent alors et témoignent leur allégresse en chantant des chœurs. Ce prologue n'a aucun rapport avec la pièce, parce qu'il est une allégorie dont La Mothe expose l'intention en ces termes naïfs. « Le jardin des Hespérides représente l'abondance; le dragon qui en défend l'entrée y signifie la guerre, qui, suspendant le commerce, ferme aux peuples qu'elle divise la voie de l'abondance; enfin, Hercule, qui, par la défaite du dragon, rend ce jardin accessible à tout le monde, est l'image exacte du roi, qui n'a vaincu tant de fois que pour pouvoir terminer la guerre, et rendre à ses peuples et à ses voisins l'abondance qu'ils souhaitaient. » Les courtisans ne pouvaient manquer de trouver que l'opéra d'*Issé* était fort beau, et Louis XIV avait de bonnes raisons de dire que la musique en était douce à ses oreilles.

Les décorations changeaient aussi fréquemment que de nos jours : on voyait au premier acte un hameau; au second, le palais d'Issé et ses jardins; au troisième, la forêt de Dodone; au quatrième, une grotte habitée par l'Echo, le Sommeil, les Songes, les Zéphyrs et des nymphes; au cinquième enfin, une solitude, qui est changée à la troisième scène en un palais magnifique. On voit les Heures qui descendent du ciel sur des nuages, et tout le cortége du dieu du jour. L'opéra se termine par un chœur général en l'honneur de l'Hymen et de l'Amour, chanté par des troupes de peuples des quatres parties du monde, désignées sous le nom de troupes d'Européens, de Chinois, d'Américains et d'Egyptiens.

Louis XIV donna 200 louis à Destouches, en lui disant que, depuis la mort de Lulli, aucune musique ne lui avait fait autant de plaisir.

ISSEDONS, en latin *Issedones*, ancien peuple de la Scythie asiatique, dans la Sérique, au delà de l'Imaüs. Hérodote raconte que les Issedons mangeaient leurs parents devenus vieux.

ISSELT (Michel von), historien hollandais, né à Dokkum (Frise), mort en 1597. Il entra dans les ordres, combattit les doctrines de Luther dans ses prédications, se vit contraint, par suite de son attachement au parti espagnol, de quitter sa patrie, se retira à Cologne, puis à Hambourg, et mourut dans un couvent près de cette ville. Ses principaux ouvrages sont : *Historiæ belli Coloniensis libri IV* (Cologne, 1584, in-8o), traduite en français par Joseph de Cantarel (1688); *Historia rerum memorabilium in Belgio sub Philippo II, ab anno* 1566 *usque ad annum* 1585 (Cologne, 1586). Cette histoire s'arrête au récit de la prise d'Anvers par les gueux; *Mercurius Gallo-Belgicus, sive Historia rerum in Gallia et Belgio gestarum ab anno* 1585 *usque ad annum* 1594 (Cologne 1596, in-8o).

ISSENGEAUX, ville de France. V. YSSINGEAUX.

ISSER, petite rivière d'Afrique, dans l'Algérie. Elle est formée par la réunion de plusieurs cours d'eau, tels que l'Oued-ben-Hamout, l'Oued-Azize et l'Oued-Zeïloun, qui ont leur source aux environs de Médéah. L'Isser, qui prend ce nom à 50 kilom. seulement de son embouchure, coule du S. au N. et se jette dans la Méditerranée à 50 kilom. E. d'Alger.

ISSERLES (Moïse), hébraïsant polonais, né à Cracovie en 1524, mort en 1572. Pendant vingt ans, il dirigea l'école talmudique appelée *Jeschibah*, dans sa ville natale, et fut en correspondance avec le célèbre Joseph Caro de Jaffa, ainsi qu'avec d'autres rabbins étrangers, qui soumettaient à son jugement les plus difficiles questions de la science talmudique. On a de lui : *Mechir Jajin* (*Au lieu de vin*), savant commentaire sur le livre d'*Esther* (Crémone, 1559, in-4o); *Torath-Olah* ou *Doctrine de l'immolation* (Prague, 1569, 3 parties); *Torath-Chatot* ou *Doctrine du péché* (Cracovie, 1570); *Responsa* ou *Décisions motivées des rabbins touchant diverses questions religieuses* (Cracovie, 1616; Hanau et Amsterdam, 1711), etc.

ISSÉRO s. m. (i-sé-ro). Nom du vent du S.-E., sur la Méditerranée.

ISSERPENT, village et comm. de France (Allier), cant., arrond. et à 14 kilom. de Lapalisse, près de la source du Mourgon; 1,033 hab. Mines de cuivre et de fer.

ISSIDIÆROMYS s. m. (i-si-di-é-ro-miss). Mamm. Genre de rongeurs fossiles.

ISSIGEAC, bourg de France (Dordogne), ch.-l. de cant., arrond. et à 18 kilom. S.-E. de Bergerac; pop. aggl., 835 hab. — pop. tot., 1,026 hab. Vignobles très-productifs. L'église et le château de l'évêché, ancienne résidence des évêques de Sarlat, attirent particulièrement l'attention.

ISSINIE, pays de la Guinée supérieure, où a été établi un comptoir français. V. ASSINIE.

Issipile, opéra italien, livret de Métastase, musique de Porpora, représenté à Rome en 1723. Le sujet de cette tragédie a été tiré d'Hérodote. Des poëtes, tels qu'Ovide et Stace, s'en sont emparés. Métastase l'a rajeuni, et la pièce a obtenu au théâtre un succès durable.

Les habitants de Lemnos, occupés à guerroyer dans la Thrace, se sont laissé séduire par les charmes des femmes de ce pays, et passent dans l'île pour avoir abandonné définitivement leurs épouses. La jalousie de celles-ci se change bientôt en fureur, et, excitées par Eurinome, princesse du sang royal, elles forment le complot de massacrer les Lemniens lorsque, ramenés par leur roi Thoas, ils reviendront assister aux noces d'Issipile, fille du roi, avec Jason, prince de Thessalie, le chef des Argonautes. Les fêtes de Bacchus doivent favoriser leur sanguinaire dessein. Issipile, qui frémit à la pensée de l'accomplir, vole au-devant de son père, le fait cacher en lieu sûr, et, pour sauver sa vie, feint de l'avoir déjà immolé. Elle consent à être un objet d'horreur aux yeux de son amant même. Divers incidents amènent l'apaisement du tumulte à Lemnos, la délivrance de Thoas, et la réconciliation de Jason avec l'héroïne de l'amour filial.

ISSITE adj. (i-si-te — rad. *issus*). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre issus. ‖ On dit aussi ISSIDE et ISSOÏDE.

— s. m. pl. Groupe d'insectes hémiptères, de la famille des fulgoriens, comprenant les genres issus, eurybrachis, myctérode, etc.

ISSOIRE, rivière de France. Elle naît dans le département de la Haute-Vienne, arrond. de Bellac, entre dans le département de la Charente et débouche dans la Vienne après un cours de 40 kilom.

ISSOIRE, en latin *Icciodurum*, *Issiodurum*, ville de France (Puy-de-Dôme), ch.-l. d'arrond. et de cant., au confluent de la Couze et de l'Allier, dans la partie la plus fertile de la Limagne, à 48 kilom. S.-E. de Clermont-Ferrand; pop. aggl., 5,888 hab. — pop. tot., 6,294 hab. L'arrond. comprend 9 cantons, 115 communes; 93.740 hab. Tribunaux de 1re instance et de commerce, collége communal, chaudronneries, fabrication de charrues, d'instruments agricoles, de meules de moulin, de pointes de Paris, d'étoffes de laine, de chaussures. Commerce de bestiaux, d'huile de noix, de chanvre, de pommes, de vins.

Issoire fut, dit-on, érigée en cité par Bituit, roi des Arvernes. Sous la domination romaine, Issoire eut une école célèbre. Saint Austremoine y apporta la foi chrétienne au IIIe siècle. Deux siècles plus tard, les Vandales ravagèrent l'abbaye fondée par les premiers disciples du saint, et incendièrent la ville. En 1574, le capitaine Merle s'établit à Issoire avec des bandes de calvinistes, qui y commirent toutes sortes d'excès. Le duc d'Alençon reprit la ville en 1577, passa les habitants au fil de l'épée et fit démolir les maisons. La ville était à peine relevée de ses ruines, que sa citadelle fut occupée par les ligueurs. Patrie du chancelier Duprat.

L'église Saint-Paul, classée parmi les monuments historiques, a été bâtie au Xe siècle sur les ruines d'une antique chapelle élevée sur le tombeau de saint Austremoine. Elle a la forme d'une croix latine. A la croisée de la nef et du transept s'élève une tour massive surmontée d'un clocher que décorent de belles mosaïques. A l'intérieur, les chapiteaux des colonnes sont très-délicatement sculptés. Une crypte s'étend au-dessous du chœur.

Aux environs d'Issoire se trouve le village du Broc, où l'on voit une ancienne église collégiale et de beaux restes d'un vieux château, qui appartenait dans le XIIIe siècle aux dauphins d'Auvergne.

ISSOIS s. m. (i-soi). Mamm. Nom d'une variété de chien domestique appelé aussi QUATRE-VINGTS, et, plus ordinairement, CHIEN D'ARTOIS.

ISSOUDUN, en latin *Auxellodunum*, *Exoldunum*, ville de France (Indre), ch.-l. d'arrond. et de deux cantons, sur la Théols et le chemin de fer du Centre, à 28 kilom. N.-E. de Châteauroux; pop. aggl., 11,379 hab. — pop. tot., 14,261 hab. L'arrond. comprend 4 cantons, 49 communes et 52,599 hab. Tribunaux de 1re instance et de commerce, collége communal, bibliothèque publique. Extraction de pierres lithographiques; menuiserie, brasserie, filatures de laine, scieries, serrurerie mécanique, tanneries, moulins à tan, parcheminerie, coutellerie, draps communs, toiles. Commerce de grains, de vins, de fonte de fer, de bestiaux et de chevaux.

« Des restes de constructions gallo-romaines ont été découverts à Issoudun à différentes époques, dit M. Ad. Joanne. Les murailles d'enceinte de la ville ont complétement disparu, mais il reste du château une tour remarquable, nommée la Grosse tour et située sur une motte assez élevée. Cylindrique dans sa forme, cette tour mesure environ 25 mètres de hauteur et se divise en quatre étages. Les murs ont plus de 2m,50 d'épaisseur à la base. Au second étage se trouve la salle principale, remarquable par ses arceaux en ogive et où se voient deux inscriptions hébraïques, gravées dans la pierre par des prisonniers en 1304. Des fouilles ont fait découvrir au pied de la tour une enceinte fortifiée, renfermant une petite chapelle, une cellule et un puits. L'église Saint-Cyr offre un beau portail méridional et une curieuse verrière classée au nombre des monuments historiques. La chapelle de l'Hôtel-Dieu renferme deux belles sculptures représentant deux arbres généalogiques. A l'extrémité de la ville s'élève une chapelle renfermant le tombeau de Duquesne.

Issoudun existait du temps des Romains; pendant le moyen âge, c'était une place forte importante, ceinte de murailles flanquées de tours. De violents incendies la dévastèrent en 1135, en 1504 et en 1651; ce dernier eut lieu à la suite d'un assaut soutenu par les habitants contre l'armée de la Fronde. Louis XIV, pour la récompenser de son dévouement, lui accorda divers priviléges. Patrie de Deguerle et du P. Berthier.

ISSU, UE (i-su) part. passé du v. Issir. Sorti, venu, descendu, tirant son origine : *Etre* ISSU *du sang royal. De ce mariage sont* ISSUS *deux enfants. Tel qui pense être* ISSU *de ces grands héros est peut-être venu d'un valet de chambre.* (Malherbe.)

Mais fussiez-vous *issu* d'Hercule en droite ligne,
Si vous ne faites voir qu'une bassesse indigne,
Ce long amas d'aïeux que vous diffamez tous
Sont autant de témoins qui parlent contre vous.
BOILEAU.

— Fig. Originaire, provenant, résultant : *Les héros invaincus des romans de cape et d'épée sont des types* ISSUS *en droite ligne des* Contes de Perrault. (L. Figuier.)

Du vieux Zénon l'antique confrérie
Disait tout vice être *issu* d'ânerie.
J.-B. ROUSSEAU.

— *Cousins issus de germains*, Enfants de deux cousins germains.

ISSUE s. f. (i-sû — rad. *issu*). Passage, endroit par où l'on peut sortir ou s'échapper : *Cette maison a une* ISSUE *par derrière. Garder toutes les* ISSUES. ‖ Ouverture par laquelle une chose peut sortir : *Donner* ISSUE *à la fumée. Cette eau n'a pas d'*ISSUE

— Fig. Moyen de se manifester, de s'épancher, d'agir au dehors : *L'anarchie nous submergera si nous ne lui trouvons pas une* ISSUE. (Lamart.) *La sensibilité ne peut avoir guère que deux* ISSUES, *le sourire et les larmes.* (H. Taine.) ‖ Moyen de se tirer d'affaire, de sortir d'embarras, d'arriver à un résultat : *L'habileté des gouvernements consiste à s'assurer toujours au moins une* ISSUE. (E. de Gir.) ‖ Evénement, résultat : *Se trouver dans une position sans* ISSUE. *L'association est la seule* ISSUE *possible à une situation économique dont l'humanité doit nécessairement sortir.* (Ott.)

— *A l'issue de*, A la fin de : *A* L'ISSUE DE *vêpres. A* L'ISSUE DE *la cérémonie.*

— Féod. *Droit d'issue*, Droit dû par l'acquéreur d'un immeuble au seigneur de qui relevait le bien par lui acquis.

— Pl. Abattis, entrailles et autres restes d'animaux qui ne font pas partie du commerce de la boucherie proprement dite. ‖ Ce qui reste des moutures après la farine, savoir : la recoupe, le son.

— Econ. rur. Matières qui s'écoulent des étables.

— Syn. **Issue, succès.** *Issue* ne se dit jamais des personnes, mais des actions seulement, tandis que *succès* peut se dire des personnes et des actions. En outre, *issue* ne convient qu'en parlant d'une affaire compliquée, dans les embarras de laquelle on est entré pas à pas et d'où il n'est pas facile de sortir. Enfin, par sa propre valeur, *issue* ne peut pas offrir à l'esprit l'idée d'une chose favorable; il faut nécessairement qu'on y joigne un adjectif, tel que *bonne, heureuse*, tandis que *succès* seul équivaut souvent à *un heureux succès : On ose invoquer un saint pour le* SUCCÈS *d'une entreprise injuste, pour l'heureuse* ISSUE *d'une affaire dont l'artifice, la ruse, la mauvaise foi font les ressorts.* (Bourdal.)

ISSUS s. m. (i-suss). Entom. Genre d'insectes hémiptères, de la famille des fulgoriens, type de la tribu des issites, dont l'espèce type habite l'Europe : *Les* ISSUS *sont peu nombreux en espèces.* (A. Blanchard.) *Les* ISSUS *sont des insectes de petite taille.* (A. Percheron.) ‖ On dit aussi ISSE.

ISSUS, ville de l'ancienne Asie Mineure, à l'extrémité orientale de la Cilicie, au fond du golfe Issique (auj. golfe d'Alexandrette). La plaine qui s'étendait autour de cette ville, au N.-E., est célèbre par la seconde victoire qu'Alexandre remporta sur Darius Codoman, en 333 av. J.-C., et par celle de Septime Sévère sur Pescennius Niger (194 apr. J.-C.). Au XIIIe et au XIVe siècle, Issus, remplacée aujourd'hui par le bourg d'*Ajazzo*, était le port le plus important du royaume de Petite Arménie, et l'un des entrepôts des marchandises de l'Asie supérieure et de l'Inde. Par là les marchands européens gagnaient le Kourdistan et se rendaient à Bagdad.

Issus (BATAILLE D'). Après la bataille du Granique, Darius marcha vers l'Euphrate avec toutes les forces réunies de son vaste empire. Alexandre, de son côté, s'avançait résolûment à sa rencontre. A Issus, petite ville située dans les gorges de la Cilicie, il rencontra son lieutenant Parménion, qui le décida à attendre l'ennemi dans ces lieux resserrés, où les 600,000 soldats de Darius ne pourraient trouver d'espace pour se développer, tandis que l'armée macédonienne manœuvrerait tout à son aise. Ce conseil était trop sage pour n'être pas suivi, et Alexandre se prépara à livrer bataille en cet endroit même. Darius, dans la rapidité de sa marche, avait dépassé l'armée macédonienne, que ses courtisans lui avaient représentée comme frappée de terreur et fuyant en toute hâte; aussi fut-il fort étonné d'apprendre qu'Alexandre l'attendait dans les plaines d'Issus. Il se rabattit aussitôt sur cette ville; et bientôt des paysans effrayés vinrent apprendre au roi de Perse que les Macédoniens s'avançaient en ordre de bataille. Il fit précipitamment ses dispositions pour le combat. La plaine d'Issus était fermée d'un côté par les montagnes et de l'autre par la mer; au milieu, coulait la rivière de Pinare, qui la coupait en deux portions presque égales. Les montagnes formaient un enfoncement semblable à un golfe, dont l'extrémité, venant à se recourber, embrassait une partie de la plaine. Darius avait confié le commandement de son aile droite à Narbazane, avec la cavalerie et 20,000 archers ou frondeurs; au centre, il plaça les 30,000 Grecs qu'il avait à sa solde, la fleur et la force de son armée, et qui ne le cédaient en rien pour le courage à la phalange macédonienne; il les appuya à droite de 30,000 Carduques et d'un même nombre à gauche. Le reste de l'infanterie, divisé par nations, s'étendait derrière la première ligne. L'aile gauche, commandée par le Thessalien Aristomède, se composait d'un corps d'infanterie de 20,000 hommes, établis de telle sorte sur les montagnes que les uns se trouvaient derrière Alexandre et que les autres l'avaient en tête. Le roi, qui devait combattre en personne à la même aile, était à la tête de 3,000 cavaliers d'élite, qui lui servaient de garde d'honneur, et de 40,000 hommes de pied, ayant derrière eux la cavalerie des Hircaniens et des Mèdes, puis celle des autres peuples, rangée de chaque côté. Au centre de l'armée se tenaient la femme de Darius, sa mère et les autres princesses. Quant à Alexandre, il organisa son ordre de bataille en grand capitaine, d'après la configuration des lieux et les dispositions adoptées par son ennemi. A l'extrémité de son aile droite, qui touchait aux montagnes, et qui était commandée par Nicanor, il plaça les argyraspides, corps d'infanterie d'élite reconnaissable à ses boucliers d'argent et encore plus à sa valeur. Au centre, il établit sa redoutable phalange, sous les ordres de Cœnus, de Perdiccas, de Méléagre, de Ptolémée et d'Amyntas; à l'aile gauche, qui s'étendait vers la mer, se trouvaient Cratère et Parménion, mais le premier obéissant au second. Quant aux autres dispositions destinées à empêcher qu'Alexandre ne fût tourné ou débordé, il n'en négligea aucune. Avant qu'on fût à portée de trait, les Perses, suivant leur coutume, poussèrent des cris épouvantables, auxquels répondirent aussitôt les Macédoniens; puis la cavalerie perse chargea avec fureur l'aile gauche des ennemis. A la vue de ce mouvement, Alexandre envoya aussitôt des renforts à Parménion, dont les troupes se défendaient vaillamment. Enveloppés de toutes parts et serrés par les ennemis, les Macédoniens ne purent faire usage de leurs javelots; ils mirent alors l'épée à la main et firent un épouvantable carnage des Perses. Peu après la phalange entra en action, et cette troupe redoutable eut bientôt amoncelé les cadavres autour d'elle. Alexandre, qui remplissait à la fois les devoirs de général et de soldat, excitait les siens par l'exemple de sa bouillante valeur. Il ambitionnait surtout l'honneur de tuer Darius de sa propre main. Mais si l'aspect de ce prince, élevé sur un char tout étincelant d'or et de pierreries, semblait attirer les coups de ses ennemis, il encourageait aussi les siens à le défendre courageusement. La lutte fut terrible sur ce point. Oxathrès, frère de Darius, voyant Alexandre et les Macédoniens s'acharner autour de ce prince, se jeta intrépidement devant le char avec la cavalerie qu'il avait à ses ordres, renversa ou mit en fuite tous ceux qui l'approchèrent; les Macédoniens, de leur côté, animés par la présence d'Alexandre, chargent avec fureur cette cavalerie, et y sèment le désordre et le carnage. En un instant, les chefs les plus